

Short Cuts

Maurice Elia

Number 167, November–December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1993). Review of [*Short Cuts*]. *Séquences*, (167), 43–44.

New York. C'est à sept ans qu'il triomphe à Paris dans la salle Chopin-Pleyel. Mais c'est le 26 mars 1939, que Paris le célèbre dans la salle Gaveau. Le critique Émile Vuillermoz écrit: «À son âge, Mozart n'avait rien créé de comparable à ce que nous a exécuté, avec un brio étourdissant, ce miraculeux garçonnet.» Ses compositions ont été publiées en France, en Allemagne et dans plusieurs autres pays. Lors d'un concours à New York, il remporte le premier prix avec son concerto. Il dame le pion à Leonard Bernstein. André Mathieu affichait une habileté redoutable. Quand il se trompait dans ses improvisations, il s'arrangeait pour faire croire aux spectateurs que la dissonance était volontaire. Il a composé 82 œuvres en 28 ans.

Avant les Jeux olympiques de Montréal en 1976, je n'avais jamais entendu quelqu'un prononcer le nom d'André Mathieu. Comment un génie de cette envergure a-t-il pu sombrer dans l'oubli? Pour expliquer ce phénomène, Jean-Claude Labrecque ne ménage pas les détails qui nous conduisent sur des pistes cyclables. C'est ici que le talent de Labrecque donne le meilleur de sa maturité. Les témoignages ne succèdent pas aux interviews avec la monotonie d'un remplissage à tout prix. Chaque intervention cherche à pénétrer plus avant le cœur et la tête de ce génial musicien. Les intervenants semblent se renvoyer la balle comme pour mieux mettre dans le mille. Il y a là un choix méticuleux sur le plan du montage qui donne l'impression d'une fluidité toute naturelle, alors qu'il s'agit d'une construction très élaborée autour d'un personnage complexe.

Rodolphe Mathieu, lui-même musicien, donne l'impression de s'effacer devant son fils pour ne vivre qu'à travers ce dernier. Tout semble bien se passer pour André à qui on a trouvé un mécène français. Mais voilà que la Guerre de 39-45 lui coupe les vivres. Commence alors une série de déceptions. André doit annuler une tournée européenne. Il avoue à son épouse qu'on lui a volé son enfance. Il doit faire face à des rêves brisés à cause de son entourage trop exigeant et possessif. Sa famille vit dans ses bagages qui font du surplace. Cela ressemble à des gens en instance de voyage qui ne partent pas. Ce qui invite notre artiste à vivre une sorte d'inhibition d'action qui ouvre la porte à la dépression. Le Café Caprice le voit chaque soir en train de prendre un

verre. Il lui arrive de donner des concerts arborant une grise mine. On dit que son père était jaloux de son génie. Ce qui expliquerait un rapport de plus en plus distant avec son paternel. Sa participation aux «pianothons» aurait été comme une manière de se venger de lui. Sa mère ne supportait pas jusqu'à la névrose de le voir convoler en justes noces. Ce sourire d'enfant dans un visage ravagé devenait de plus en plus pénible à supporter.

Jeune, on l'adulait comme on admire un phénomène de cirque. Dans la vingtaine, on le boudait. Il faut dire qu'à son époque l'artiste était marginalisé sans fonction reconnue. Ce qui devait lui donner l'impression d'être comme un poisson en dehors de son aquarium. Dans les années 60, il voulait retourner en Europe pour étudier l'orchestration. Le pouvoir en place lui a refusé une bourse pour ce faire. Il en fut très affecté. On venait de lui enlever une dernière chance. Les choses ont-elles beaucoup changé au Québec? Il est mort d'une cirrhose du foie, le 2 juin 1968.

L'histoire grande ou petite cache des trésors de sagesse pour préparer des lendemains meilleurs. Un pays qui a la mémoire courte court vers un destin funeste. Labrecque nous le dit à sa façon avec un humour certain pour son coin de planète et de ses artistes. **André Mathieu, musicien** sera l'occasion de réparer jusqu'à un certain point l'erreur d'un passé récent qui consiste à oublier nos meilleurs ambassadeurs. Oui. Nos racines ont toujours soif de justice et de souvenance.

Janick Beaulieu

ANDRÉ MATHIEU, MUSICIEN — Réal.: Jean-Claude Labrecque — Phot.: Jean-Claude Labrecque — Mont.: Dominique Fortin — Mus.: André Mathieu — Son.: Philippe Scultéty — Déc.: François Laplante — Int.: Jean-Alexandre Sarrazin (André Mathieu au piano) — Prod.: Micheline Blais, Marc Blais — Canada (Québec) — 1993 — 80 minutes — Dist.: Cinéma Libre.

Short Cuts

Quelle ironie pour Robert Altman que le succès de **The Player**, satire de la manière dont Hollywood produit ses films, lui ait permis de réaliser **Short Cuts**, un des projets les moins commerciaux selon les standards des grands studios! Toujours à contre courant des idées reçues, Altman

reprend, là où il l'avait laissée, sa démarche de décapage (autrefois cependant plus corrosive) de la façade américaine, de ses mythes, de ses rouages et de ses institutions.

Cette fois, il a amalgamé huit nouvelles et un poème de l'écrivain Raymond Carver en un seul scénario (qu'il a écrit avec Frank Barhydt), bouleversant toutes les coutumes traditionnellement linéaires des histoires qui se racontent sur grand écran à Hollywood. Un défi qu'il a relevé brillamment avec ses 22 comédiens et comédiennes dont il a écouté avec attention les suggestions et les conseils tout au long du tournage.

Il en résulte un film extraordinaire, amplifié d'une lecture sociologique faite à haute voix par des personnages dont le mode de vie est tout à fait ordinaire et qui, conséquemment, ressemble à s'y méprendre à celui de tout un chacun.

Huey Lewis, Fred Ward et Buck Henry



Jamais, depuis **Nashville**, le cinéaste n'avait montré l'explosion de sa maturité artistique de manière plus convaincante, atteignant avec **Short Cuts** le contrôle total de l'outil et du langage cinématographiques. Ici, dix-huit ans après **Nashville**, des personnages (nombreux) établissent une grille de lecture précise du prototype américain de notre temps. Celui-ci a changé avec les années, et Altman ne nous le présente plus comme un citoyen intégré bien que marginal, trimballant ses préjugés tout en cherchant désespérément le succès. Aujourd'hui, la chronique va au-delà de la société, au-delà des regards trompeurs et un peu désespérés d'une civilisation en mal de réussite. Pour mieux illustrer son propos, Altman a préféré très simplement et très clairement prouver la véracité de son raisonnement en donnant à ses personnages une vie propre,

dépourvue des interférences et des contraintes extérieures. Plus de bande sonore où les voix se mêlent, se chevauchent à l'infini, couvertes par les bruits et la musique de fond; plus de conversations constamment interrompues, morcelées, perdues, parfois retrouvées, rarement abouties. Le monde dit normal est cette fois composé d'individus sûrs de posséder une place dans le monde et certains de la conserver en dépit des pulsions internes, plus naturelles qui les habitent.

Les aventures familiales de ces vingt-deux personnages ne sont même plus des aventures. Elles sont le résultat d'une refonte totale de la société, mais d'une refonte superficielle qui ne donne plus d'importance à l'idéal et aux émotions, préférant privilégier quelques moments arbitraires (mais très méticuleusement

sélectionnés) où le moi se donne soudain, mais de façon fugace, des allures de réflexion issue de dualités. On pense à l'arrivée de Jack Lemmon dans la vie du couple formé par Andie MacDowell et Bruce Davison, au moment même où s'apprête à disparaître leur fils; du violoncelle intérieur de Lori Singer face aux chansons plus extérieures d'Annie Ross; de la frustration conjugale de Chris Penn devant sa femme Jennifer Jason Leigh qui gagne sa vie par le sexe au téléphone; de la découverte d'une morte au fond de l'eau par des pêcheurs qui continuent néanmoins à guetter le poisson...

Le monde de *Short Cuts* est celui du mensonge et de la dissimulation, un monde derrière lequel se cachent des personnages incertains, irrésolus, instables, indécis, qui ne semblent jamais vouloir prendre le temps d'apprendre à écouter ou

à se faire entendre, dont les rêves ne seront illustrés plus tard que par quelques images qui auront ponctué ici et là leurs vies aléatoires. D'où cette constante référence au masque, devanture artificielle dissimulant des frustrations: Robert Downey Jr. est maquilleur, Anne Archer est clown, Julianne Moore est peintre, Bruce Davison est annonceur à la télé... Révéleront-ils dans quelques années, comme le fait le personnage de Jack Lemmon, leur véritable personnalité en divulguant leurs secrets passés, enfouis dans les greniers poussiéreux de leurs souvenirs personnels?

Avec Robert Altman, nous sommes, comme toujours, un peu au bord de la folie. Mais c'est une folie bienfaisante, proche peut-être d'une certaine excentricité de bon aloi qu'il essaie depuis nombre d'années de nous encourager à adopter. Démolissant de manière insidieuse les grands mythes de la recherche du bonheur et de sa définition intrinsèque, le cinéaste, aidé des nouvelles de Carver, nous surprend à nouveau. *L'American way of life* se termine en spectacle loupé (un peu comme dans *Nashville*), en vies misérabilistes ratées que même un tremblement de terre inopiné ne pourra bousculer. Et, ne serait-ce que pour ce qu'il nous propose de méditer, *Short Cuts*, interrogeant notre façon de vivre dans une forme narrative qui rappelle certaines pages de nos agendas surchargés, mérite tous les éloges.

Maurice Elia

Qui était Raymond Carver ?

C'est en voulant échapper au tumulte de la vie familiale et conjugale qui semblait l'envahir de partout que Raymond Carver avait, un jour, trouvé le genre de création littéraire qui lui convenait. Étant donné que c'était dans sa voiture qu'il allait se réfugier pour trouver la paix, le manque d'espace et de temps de concentration lui avaient permis de découvrir les mérites de la nouvelle et du poème. Il devait cependant les imprégner d'une qualité toute

invétérée, sa mère essayait de joindre les deux bouts en travaillant comme serveuse à temps partiel dans un café. C'était une vie difficile à laquelle le jeune Raymond voulait absolument échapper. À 19 ans, il était déjà marié et père de deux enfants, travaillant à des riens et s'appropriant de manière implacable à suivre le pas de son père.

Bientôt cependant, de petites plaquettes littéraires se mirent à publier les courtes nouvelles et les poèmes qu'il composait quand il avait le temps.

À 30 ans, il était devenu alcoolique à son tour, accumulant les emplois mal rémunérés (cueilleur de tulipes, préposé dans des stations d'essence, nettoyeur de toilettes dans les hôpitaux) tout en suivant des cours de composition au Chico State College en Californie où il eut pour professeur le romancier John Gardner. Les magazines littéraires continuèrent à publier ses histoires et, en 1976, un recueil de ses nouvelles écrites dans les années 60 et 70 parut sous le titre *Will You Please Be Quiet Please?* qui fut un des finalistes au National Book Award.

Finalement, il abandonna l'alcool sur le conseil de ses médecins. C'est alors que Tess Gallagher, poétesse réputée, devint sa compagne en 1979 (puis sa femme vers la fin de sa vie). Dans les années 80, Carver écrivit quatre volumes de nouvelles (*What We Talk About When We Talk About Love*, *Cathedral*, *Fires* et *When I'm Calling From*) et trois de poésie (*Where Water Comes Together With Other Water*, *Ultramarine* et *A New Path to the Waterfall*). Il accumula les récompenses jusqu'à sa mort le 2 août 1988, à l'âge de cinquante ans.

M.E.



Robert Altman tournant *Short Cuts*

spéciale: une attention très particulière accordée à des circonstances et à des situations bouleversant (et métamorphosant souvent du tout au tout) le caractère, la vie même de personnages tout à fait ordinaires. Et aussi une absence totale de sentimentalité au profit d'une simplicité désarmante qui ne quitte plus le lecteur longtemps après avoir refermé le livre. C'était une façon nouvelle, audacieuse de rajeunir et de raviver un genre littéraire très prisé aux États-Unis. Réinventeur du réalisme dans la nouvelle, on n'hésita pas à le qualifier de «Tchékhov américain».

Carver est né dans la petite communauté de Clatskanie dans l'Oregon, en 1938. Sa famille déménagea ensuite à Yakima, dans l'État de Washington. Son père était un alcoolique

SHORT CUTS — Réal.: Robert Altman — Scén.: Robert Altman et Frank Barnhydt d'après des nouvelles et poèmes de Raymond Carver — Phot.: Walt Lloyd — Mont.: Geraldine Peroni — Mus.: Mark Isham — Son: John Pritchett — Déc.: Stephen Altman — Cost.: John Hay — Int.: Andie MacDowell (Ann Finnigan), Bruce Davison (Howard Finnigan), Julianne Moore (Marian Wyman), Matthew Modine (Dr. Ralph Wyman), Anne Archer (Claire Kane), Fred Ward (Stuart Kane), Jennifer Jason Leigh (Lois Kaiser), Chris Penn (Jerry Kaiser), Lily Taylor (Honey Bush), Robert Downey Jr. (Bill Bush), Madeleine Stowe (Sherri Shepard), Tim Robbins (Gene Shepard), Lily Tomlin (Doreen Pigott), Tom Waits (Earl Pigott), Frances McDormand (Betty Weathers), Peter Gallagher (Stormy Weathers), Annie Ross (Tess Trainer), Lori Singer (Zoë Trainer), Jack Lemmon (Paul Finnigan), Lyle Lovett (Andy Bitkower), Buck Henry (Gordon Johnson), Huey Lewis (Vern Miller) — Prod.: Cary Brokaw — États-Unis — 1993 — 184 minutes — Dist.: Alliance/Vivafilm.